

27 octobre 2021, 10h, ancien Magasin Mathevet, Saint-Julien-Molin-Molette.

Entretien avec Hubert Sage, membre de l'Association Patrimoine Piraillon.

Suite à la lecture de « Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile », je contacte Hubert Sage par mail via le site internet de l'Association Patrimoine Piraillon. La réponse ne se fait pas attendre, Hubert m'appelle directement sur mon téléphone pour me proposer un rendez-vous. Il me dit avoir de nombreuses archives liées au patrimoine textile et être disponible pour discuter du passé ouvrier du village. Nous convenons d'un rendez-vous quelques semaines plus tard, le vingt-sept octobre à dix heures, dans l'ancien magasin Mathevet.

Le jour J, j'arrive devant la devanture de bois bleu et de mosaïques de céramique qui se détache de l'arrière du bâtiment de pierres de la Maison des Associations. L'accès à la porte principale est restreint par une grille blanche à hauteur de genoux, la porte est entrouverte, dedans l'air est gris. Sur les grandes vitrines du local, l'association Patrimoine Piraillon expose des photographies d'archives réalisées sur plaques de verre, datant de 1890, elles retraçant l'histoire de l'aménagement du bourg et la construction du Parc Dussuc-Corompt. L'affichage sauvage, au gros scotch (les agrandissements des photographies sur plaques de verre ont été réalisées par Mr Huguet, éditeur) dénote avec les autres devantures et masquent l'intérieur du local. J'entre. L'intérieur ressemble à une maison de poupée : l'espace est à la fois vide et saturé. Les étagères jaillissent des murs et sont tapissées des mêmes papiers peints. Le mur de droite est recouvert d'un trompe-l'œil de nature luxuriante sous un ciel bleu. On imagine l'accueil de la boutique de transport. Cette première pièce est bleue, la seconde, après un couloir, jaune à motifs floraux. Au fond de la pièce s'entassent chaises, commodes, évier, cartons. En face de l'entrée, des portes vitrées laissent deviner la suite du logement. Dans le couloir à gauche, une seconde porte vitrée donne sur la rue et crée un puits de lumière. Après ce passage, juxtaposé à une salle de bain carrelée, l'ancien bureau du patron. Le parquet gondole, et au bout de la pièce une grande fenêtre rectangulaire donne une vue plongeante sur l'église. Apparemment, le local Mathevet a été transformé en logement quelques années après la fermeture de l'entreprise. Hubert Sage m'attend à l'intérieur, s'excuse de la poussière et du froid, installe 2 chaises face à face au milieu de la pièce et me présente son travail, sa passion et l'association. Pendant la conversation, il s'émerveille de voir des passants regarder l'exposition de la vitrine, des voitures ralentissent dans la pente et s'arrêtent quelques minutes devant le local sans chercher à rentrer. C'est un homme d'environ 80 ans, à la mémoire titanesque, 5 ans de moins que mon grand-père me dit-il, souriant.

Né à Saint-Julien-Molin-Molette d'une mère tisseuse et d'un père jardinier-fermier pour la famille Dussuc, il part en internat à l'adolescence. Grâce à un instituteur, il ne s'arrête pas au certificat d'études mais part à Saint-Étienne apprendre les métiers de la mécanique (ajusteur, tourneur, fraiseur, dessins techniques). Diplômé, il travaille au bureau d'étude d'une société stéphanoise. Il passe le concours pour devenir professeur de construction mécanique, et travaille à Sedan puis à Lyon et Annonay. Il revient au village pour sa retraite et commence l'écriture de l'ouvrage Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile. Au début, l'ouvrage dresse l'inventaire des circuits hydrauliques présents le long de la rivière du Ternay, il récence seize fabriques et usines de soie. Il s'engage à l'office du tourisme de Bourg-Argental, au syndicat d'initiative et crée l'association Patrimoine Piraillon. C'est pour lui un devoir de mémoire que de conserver les traces du passé du village.

J'ai des souvenirs d'enfance des moulins et du travail en usine pendant les vacances, avec le canetage, l'ourdissage, l'épincettage.... Je suis né à la maternité de Saint-Julien.

La maternité se situait en haut de la rue Entre deux âges. La rue Entre deux âges est la route entre la nouvelle école et la maison de retraite, anciennement hospice du village. Le nom de la rue date de la nouvelle école, construite il y a quelques années.

La maternité-hospice a été financé par les patrons pour pouvoir faire soigner les ouvriers et la population.

Enfant, je suis allé à l'école au village. Avant le village avait deux écoles: une privée, filles d'un côté et garçons de l'autre. Et une école publique, mixte. L'école se faisait aussi à domicile chez certaines grandes familles. L'école publique a été créée à la suite de la loi Jules Ferry rendant l'école obligatoire et l'enseignement laïque. Mr Perrier, un patron, lorsqu'il a été maire était très influencé par l'école privée et il a nommé des religieux comme instituteurs dans l'école publique.

Ma mère est venue de Colombier, du hameau de Mamey. Petite, elle aidait à la ferme parentale, elle allait à l'école quand les activités de la ferme le permettaient. Elle n'a pas eu son certificat d'études. Pour "faire une bouche de moins à nourrir", elle est envoyée à l'usine.

Elle venait travailler à l'usine Blanc d'Alissac la semaine, du lundi matin au samedi midi. Le lundi, un ramassage était organisé par le patron. Elle a logé dans les dortoirs de chez Blanc. L'usine Blanc a pour origine Jean Baptiste Jamet, contremaître de Jules et Pancrasse Corompt. Au début, toutes les usines appartenaient aux deux frères Corompt puis à leurs descendants.

L'usine Blanc est situé dans la Montée des Fabriques, c'est le grand bâtiment avec une cheminée de brique, en face de la salle des fêtes. Accolé à l'Usine à bois.

La cathédrale de la soie, Sainte-Marthe, Chemin des Tissages, ce sont les frères Jules et Pancrasse Corompt qui l'ont faite construire dans les années 1850. Au-dessus, il y a la fabrique Saint-Victor avec son toit en shed. Et dans le champ sur le versant d'en face, le château Gillier.

Fin 19ème siècle, les deux maisons de maître vers la salle des fêtes – ancienne usine Saint-Joseph-, ont été rachetées par les Gillier de Saint-Chamond à l'héritière Corompt. Les Gillier sont venus s'installer à Saint-Julien pour développer une activité de tissage. À Saint-Chamond, la production était plutôt tournée autour de la tresse, du galon et du lacet.

Peter Gillier a fait construire le château Gillier, qui est maintenant le Domaine des Soyeux, un centre de soins et de naturopathie. Payen, le beau-frère de Peter Gillier, a fait construire le second château, le château Payen.

Au village, avant d'être principalement tourné sur l'activité textile, il y avait aussi une industrie liée à l'extraction de minerais. La fonderie Bancel, sans doute une ancienne fabrique textile transformée en fonderie, était une fabrique de christs et de croix, transmise de père en fils. Elle a fermé il y a quelques années. Mais elle est restée dans son jus.

Jeune, j'y ai travaillé pendant une année, avec les parents de Jean-Marc, le dernier fondeur au sable. Je travaillais pendant le mois de Juillet pour faire de l'argent de poche. On aurait fait n'importe quoi pour gagner quelques sous, mais là ça se présentait bien. Je travaillais sur des presses pour frapper la matière



et mettre en forme les christs tout en donnant de la brillance au métal. C'était pas compliqué... après les machines n'étaient pas les mêmes, y avait pas toutes les sécurités d'aujourd'hui... un jour, un ouvrier a oublié d'enlever sa main...

Les patrons faisaient travailler les dames et les enfants dans l'usine et les messieurs dehors.

Les hommes étaient souvent main-d'œuvre, ils travaillaient dans les parcs des propriétés des patrons soyeux. Naturellement, les patrons étaient des capitalistes, ils étaient bien plus fortunés que leurs ouvriers. Auguste Corompt a fait construire un Parc, il fallait en avoir de l'argent pour le faire. Il a fallu beaucoup de main-d'œuvre pour faire les travaux. Et puis, pour avoir les femmes dans les soieries, il fallait donner du travail aux hommes. La main-d'œuvre des usines était majoritairement féminine. Toutes les fabriques avaient leurs cantines et leurs dortoirs. Chez Blanc d'Alissac, un grand fourneau était allumé le matin et le feu était entretenu par une demoiselle âgée qui était un peu la surveillante des jeunes femmes. Chaque ouvrière venait cuisiner son repas. Les ouvrières ramenaient des provisions après leur retour chez elles, sinon elles allaient se ravitailler dans les épiceries et commerces du village. La nourriture était stockée dans des dames-jeannes ou dans les placards du réfectoire.

Chez Blanc, les dortoirs étaient situés au-dessus du réfectoire pour profiter de la chaleur des fourneaux, ça chauffait par le plancher. Il y avait aussi un poêle à charbon dans la pièce l'hiver. Dans les dortoirs, il y avait un lit et un placard par ouvrière.

À Colcombet, il y avait même des usines-couvent tenues par des sœurs, là-bas les ouvrières y étaient en pension, elles payaient leur dortoir et leurs repas et ne rentraient que rarement chez elles. Certaines rentraient dans les ordres par la suite. À Saint-Julien, les ouvrières en dortoir travaillaient la semaine et une partie du samedi avant de partir dans la campagne dans leurs familles et revenir le lundi matin. Il y avait aussi des logements ouvriers dans des bâtiments construits par les patrons.

Par ailleurs, le patron, Auguste Corompt était un fada des nouvelles technologies de l'époque, appareil photo portable, lunettes astronomiques... C'est lui qui a fait venir le téléphone au village. Il était le premier abonné au téléphone, le numéro 1 à Saint-Julien. Le numéro lui a été enlevé quand la Poste a ouvert. Il était abonné au télépho-phon, des théâtre-opéras par téléphone. Il a fait construire son labo photo au-dessus de la rivière, derrière la fabrique Saint-Marie. Il avait de l'argent, il vivait dans une maison de maître, dans ses écuries, il avait des chevaux pour le loisir, et pour tirer ses voitures. Il a eu une des premières automobiles (voir voiture-effacer note) du village. Il avait aussi un chenil, mais c'était pas lui qui donnait à manger aux chiens. L'usine Sainte-Marie avait aussi une verrière pour les plantes que les patrons ramenaient de voyage. Au jardin potager, il y avait au moins un ou deux jardiniers. Dans le Parc, il avait fait construire un étang avec un pont, un pavillon avec un observatoire astronomique et une piste hippique pour faire du saut de haie. Son gendre et sa famille ont profité de ce qu'il avait fait faire, et la troisième génération n'a pas eu les moyens d'entretenir le Parc. Le parc a disparu parce que les propriétaires suivants n'ont pas eu la chance d'Auguste Corompt, il est mort en 1908. Ensuite, progressivement, le textile est parti d'ailleurs. La soie n'avait plus la même valeur qu'avant 1890.

Mon grand-père est décédé quand mon père avait 17 ans. Ma grand-mère paternelle a travaillé jusqu'à la retraite au dévidage chez Gillier. Elle a d'abord été chez Sénart à Taillis-Vert. Les ouvrières étaient logées dans un ancien moulinage qui a été démoli. Avant d'être transformé en dortoir, le moulinage avait appartenu aux sœurs Schmelzle. Mais deux sœurs qui reprennent une fabrique, ça n'avait pas plu aux patrons de l'époque... ils ont miné le terrain pour qu'elles coulent. Elles ont fait faillite. Un curé de la famille les a aidées à la fin de leur activité, mais il a été déplacé après ça. C'est cet ancien Moulinage qui a été transformé par les Sénart en petits logements ouvriers. Le bâtiment a été démoli, aujourd'hui il y a le camping du village sur le terrain, en face du Pré-Martin et du multisport. D'ailleurs, à l'époque, on disait fabrique, ça a changé de détermination au moment de l'industrialisation, ensuite on allait travailler à l'usine.

Ma mère était ouvrière, et comme beaucoup d'ouvriers, elle a appris le métier jeune, à l'âge de 17 ans en entrant en apprentissage dans une usine. On a le cahier d'apprentissage d'une jeune ouvrière, elle commence par apprendre les canettes. Après, dans les années 50, ont été créées des écoles et des cours liés à l'industrie textile. Les usines recrutaient régulièrement, des affichettes étaient collées sur leur façade pour offrir des postes.

Ma mère était déjà tisseuse quand elle s'est mariée, pour la conserver les patrons ont embauché mon père comme fermier. Il y avait 4 vaches à s'occuper, et il fallait entretenir les propriétés. Au début, on habitait la ferme, en bas de la maison de maître puis on a habité les anciens dortoirs.

Mon père et ma mère gagnaient peu d'argent, les salaires n'étaient pas très élevés mais les gens vivaient de peu. Souvent, ce sont les patrons qui étaient à l'origine de certaines initiatives, comme l'installation du téléphone ou la construction de l'hospice.

Le cercle Jeanne d'Arc, la plus vieille association du village, était la principale source de loisirs pour les hommes. Le cercle a été fondé en 1905, financé par la paroisse. La religion avait une forte influence quant aux loisirs et à l'ouverture aux cultures. C'est aussi l'Église qui prenait le relais de l'école pour éduquer les enfants lorsque les parents travaillaient à l'usine. La religion était partout, souvent le clergé et les patrons entretenaient des liens étroits. Dans les usines, Perrier, Bobichon ou Sainte-Marie, il y avait des autels avec une vierge Marie. Chaque étage avait sa surveillante générale, un oratoire ou une vierge, pour rappeler aux ouvriers la bonne conduite et l'attitude correcte. Y avait des repères un peu exagérés.



Mon père était musicien, avant de partir à l'armée, il faisait partie de la société de musique du village, celle municipale. Papa jouait de l'hélicon, à la guerre comme il faisait de la musique, pas de maniement d'armes. Il été infirmier, il ramassait les cadavres, comme il était dans le système médical, il a pas été fait prisonnier et a pu rentrer à Saint-Julien à la fin de la guerre, alors que d'autres sont revenus bien plus tard. Ça a créé des jalousies. Les deux sociétés de musique, privée et publique, ont disparu aujourd'hui, elles animaient les bals et les congrès. À la place il y a eu la fanfare, et papa a continué à aller faire de la musique à Bourg-Argental. Avec Paul Schmelzle, le gareur, et le mari de Josette. Paul conduisait, mon père n'avait pas de voiture et ne conduisait pas.

Les ouvriers respectaient les patrons. Le patron de chaque usine était connu, même si il n'était pas présent à l'usine. Souvent, une famille possédait plusieurs usines. Comme les Corompt-Dussuc, ils possédaient la fabrique Malliquet, l'Usine Sainte-Marie... des dortoirs et des logements ouvriers.

La fermeture des usines a été très dure. L'usine Blanc a fermé en 1952-53. Ma mère travaillait en tant que tisseuse au cinquième étage. À la fermeture, elle est allée chez Bobichon, puis elle a continué de travailler avec Julien Nader, un contremaître qui a repris une partie des métiers de Blanc. Mais il a pas pu tenir le coup. Donc elle est partie travailler chez Gillier qui fonctionnait encore. Chez Gillier, il y avait un paquet de guignols et de personnes qui tiraient au flan et il commençait à y avoir une très mauvaise ambiance entre les ouvriers. Elle n'a pas pu rester. Elle est repartie chez Joe Bobichon, qui, pendant quelques années avait repris l'entreprise Perrier. Il était locataire des murs et des machines. Et quand Bobichon a lâché -Josette n'a pas repris tout de suite- ma mère a dû aller travailler à Saint-Pierre de Bœuf, où il y avait encore du textile, dans un dévidage moderne, ce n'était plus de la soie. Elle aimait encore son travail. Pour être en poste à St-Pierre de-Bœuf, il fallait qu'elle soit à l'usine à cinq heures et demie – six heures, elle prenait un car de ramassage qui passait par Pélussin.

Elle partait plus d'une heure avant pour être en poste à l'heure. J'ai fait une page spéciale pour elle dans le livre. Il y a aussi une interview de Josette.

L'année où les usines ont fermé je suis parti en pension. J'avais treize ans et j'ai décroché du village.

Quand je suis parti en pension, les Blanc venaient de licencier le jardinier. Mon père, qui était aussi main d'œuvre, est resté au jardin et à l'entretien tant qu'il y a eu la grand-mère Blanc. Après, il a été obligé de compléter en allant travailler à la tannerie à Bourg-Argental. Il faisait son poste en tannerie le matin et le reste de sa journée, il s'occupait de la propriété Blanc.

Les ouvriers des usines, aux fermetures de 1950, sont partis chercher du travail dans d'autres usines, ou on fait complètement autre chose. Chez Gillier, par exemple, ils ont fermé beaucoup plus tard, en 92. Les ouvriers de l'époque n'ont pas compris que ça ne venait pas d'une mauvaise gestion du patron mais de la délocalisation, tout partait en Chine.

Tout au long du siècle, il y a eu une grande évolution des machines liées au textile, on peut voir ça dans les anciens catalogues. Tout au début, dans les années 1850, les frères Corompt ont découvert en allant à l'exposition universelle de Londres, un mécanisme qui détectait quand le fil de trame était fini ou cassait, une fourche mécanique -cavalier- qui par système de bras de levier arrêta le métier, en faisant déplacer une courroie d'une poulie folle.

Chez Gillier, a été la seule entreprise à évoluer dans le temps. Ils n'ont pas fait que de la soie, ils ont acheté des machines modernes pour l'époque. Mais quelques années après, avec l'évolution des technologies, ils étaient dépassés et remplacés par des métiers à lances sur le marché. C'était de gros investissements. Au village, c'était encore des métiers à battant et navettes. Chez Perrier, le métier le plus récent, a été acheté en 1927, par Mr André Perrier, à un fabricant de Sainte-Colombe ou Colombier. Donc à la reprise, Josette a travaillé sur des machines dont la plus récente datait de 1927. Y a eu quelques évolutions dessus, par exemple l'ajout de sécurités ou de moteurs électriques.

Mon père, tout gamin, allait avec sa mère dans l'usine Sénart. Moi, j'allais à l'usine voir mes parents quand je revenais de l'école. Enfants, on était souvent laissés à jouer dehors. Un jour, Pierre Schmelzle, avec Pascal Audouard se sont amusés avec un ballon à descendre les carreaux de l'usine de Saint-Joseph du bas, celle près de la maison de maître et du pont. Pierre a dit à Pascal « Dis rien à mes parents parce que ça va barder ». C'était une usine désaffectée déjà. Par contre, l'usine Saint-Joseph du haut, aujourd'hui la salle des fêtes, était un bâtiment de tissage et ourdissage, il y avait aussi un centre de formation textile. On a trouvé un registre du personnel et il y avait les apprentis dessus. Ensuite, le bâtiment été désaffecté, et c'est le père Trouillet qui a monté son entreprise de métallerie-serrurerie. Il y avait aussi un orfèvre rue Vieille. Et en même temps, sa femme avait le Café Trouillet. Marius Trouillet travaillait pour la Saviem d'Annonay. Il faisait des pièces de cars et poids-lourds, mais ça c'était déjà notre époque. Ensuite, il a déménagé l'entreprise Trouillet dans de nouveaux locaux, sur la route de Bourg, à la sortie de Saint-Julien. Quand ils ont débarrassé l'usine Saint-Joseph, la Mairie a racheté le bâtiment pour faire la Salle des Fêtes et le cinéma.

Sur les anciens plans, on voit que chaque usine se situait le long de la rivière ou canal. L'usine se composait de la maison du maître, de la fabrique et de son circuit hydraulique pour produire de l'énergie grâce à une roue à aube. La rivière traversait le faubourg, puis passait sous le pont de la rue Neuve, en parallèle de la rue Vieille. Pour faire tourner la roue de la fabrique, on déviait l'eau de la rivière par un système de



canal de retenu et de vanne, puis on l'a rendait à la fabrique suivante. Le canal de Lyponne alimentait les champs en contrebas de Saint-Julien, vers le barrage du Ternay.

Les métiers à tisser ne tournaient pas la nuit, mais les moulins des moulinsages tournaient 24h/24, 7j/7, si la machine s'arrêtait le fil n'était plus tendu et il s'enroulait sur lui-même. Avant de redémarrer, il fallait retendre tous les fils pour refaire la tension. Quand tout était retendu, on remettait les moulins en route. Au moment où il y a eu le passage à l'électrique ça fonctionnait très mal, le courant se coupait régulièrement. Les patrons ont préféré continuer à utiliser les roues à eau parce que le débit d'eau est plus constant pour entraîner les axes et les courroies des moulins. Pour les métiers à tisser quand le courant se coupe c'est plus simple, il faut remettre la navette dans le chasse-navette, puis redémarrer le métier. Pour arrêter un métier indépendamment des autres, il fallait passer la courroie de la poulie motrice à la poulie folle, il n'y avait pas de commande spécifique. Ensuite l'ouvrière tisseuse ou le gareur remettait la navette, le marteau et le battant à sa place, et ré-embroyait à l'aide du levier.

Saint-Julien-Molin-Molette était un village avec une mentalité ouvrière forte, il y avait aussi une identité régionale forte avec le patois. On a la chance qu'il reste encore des témoignages comme celui de Jeanne, ancienne ouvrière en dortoir. Les gens ont aussi chez eux des sons, des vidéos dans les usines et des images d'archives. Mais c'est compliqué de tout rassembler. L'ambiance ouvrière de cette zone, on peut en trouver une retranscription dans le film « Marie-Louise, une histoire des moulinsages » de Fabienne Prat, c'est assez représentatif même si il a été tourné dans un moulinage d'Ardèche.

Il y a aussi le film « Mélancolie Ouvrière » de Morbillat qui raconte l'histoire de Lucie Baud, une des premières syndicalistes françaises, qui mena, en 1905, une grande grève dans les filatures de soie d'Ardèche.

Le film a été tourné à Saint-Julien, dans différentes usines : l'usine Sainte-Marie pour les dortoirs, l'école et les scènes extérieures. Et l'usine Perrier pour les scènes de travail sur les métiers à tisser. Beaucoup d'habitants ont été figurants dans le film. Mais le réalisateur m'a laissé un très mauvais souvenir. Avec l'Association Patrimoine Piraillon, on lui a offert une visite du village pour qu'il s'imprègne de son histoire... mais rien, il tournait son film selon son scénario. Ce qui l'intéressait c'était d'avoir de beaux décors, et des métiers à tisser fonctionnels... l'allure du village mais pas son patrimoine. Ce qui fait que beaucoup de scènes du film se veulent documentaires mais sont au final anachroniques et historiquement fausses. Par exemple, à l'époque de Lucie Baud, les métiers à tisser n'avaient pas le moteur individuel, ils étaient tous entraînés par un arbre de transmission.

D'anciens gareurs sont venus remettre les métiers en route, ils étaient arrêtés depuis plus de 10 ans. Il restait, à Pélussin, un gareur – décédé aujourd'hui – qui connaissait les métiers à tisser de l'usine Perrier. Et puis, il y a Gilou Richard qui a fait du garage qui est aussi venu aider pour la mécanique. Mais bon, c'était pas évident, maintenant on a plus grand monde pour remettre en route les vieux métier, faut pas se rater sur les réglages et la mise en route sinon tous les fils de chaîne se brisent au démarrage, et il faut les renfiler dans le peigne et la remise un par un. Il faut prendre beaucoup de précautions quand ça fait longtemps que le fil qu'il est sur la machine. Les métiers ont battu pour le film, ça a permis d'avoir une ambiance sonore.

À Saint-Julien, il y a de moins en moins d'anciens ouvriers. Il reste Guy Degraix, un ancien gareur, pourrait vous parler de chez Gillier, il y a travaillé jusqu'à la fermeture. Il était au réglage des machines, il habite dans l'ancienne école de garçons, rue de la Modure. Il reste aussi Mme Montagne, elle travaillait au métier à tisser chez Josette, je sais pas si elle habite toujours à Saint-Julien. Josette, connaissait tous les postes de l'usine...du métier de tisseuse, elle savait mettre en route les métiers et les réparer.

Il reste quelques traces de l'activité textile, comme des captations sonores des bruits d'usine et du bistranclaque, et un film documentaire diffusé à l'office du tourisme de Bourg-Argental. Le film raconte l'histoire du textile au travers des interviews d'ouvriers et d'ouvrières.

À l'usine Perrier - la dernière à avoir fermé - il reste plus qu'une dizaine de métiers à tisser et deux ourdissoirs. Tout le reste, les moulins, les dévidoirs, les canetières sont passées par les fenêtres. Tout a été démonté et jeté à la benne par les nouveaux arrivants, sauf les métiers à tisser et l'ourdissoir. La sauvegarde du patrimoine et de l'histoire du village n'était pas la préoccupation des politiques de l'époque, ils voulaient recréer de l'activité. La mairie a mis un métier à tisser dans l'ancien lavoir, rue Peyronnet, mais c'est insuffisant. Ça ne représente pas l'ensemble des activités autour du travail de la soie qui ont modelé le village. Le tissage n'a rien à voir avec le lavoir.

Pour ma part, j'ai chez moi une collection de bobines, navettes, canettes, et même un papillon bombyx.

À Jonzieux, à la maison des Passementiers, vous avez des métiers Jacquards magnifiques pour la passementerie. Un couple d'anciens passementiers à la retraite a ouvert un musée dans sa maison, c'est intéressant parce qu'il y a la machine et y a ses anciens. Mais ils sont âgés et cherchent une solution pour passer le relais à d'autres. C'est le but du Parc Naturel Régional du Pilat, ils cherchent à capter et transmettre les savoir-faire, comme au Musée des Tresses et Lacets à la Terrasse sur Dorlay, il y a des médiatrices qui sont formées pour raconter l'histoire de la vallée, elles savent mettre en marche les métiers et produisent même des tresses et lacets.

Au village, beaucoup de bâtiments sont laissés en friche ou démolis. Plusieurs usines ont brûlé ou se sont effondrées à cause du manque d'entretien, comme la fabrique Malliquet.



Aujourd'hui posséder une fabrique est une charge impossible à gérer pour les familles car il n'y a plus du tout les apports financiers pour entretenir le bâti. À un moment, la mairie voulait faire venir des artistes pour recréer de l'activité et rendre le village plus attractif, mais ça n'a pas fonctionné par manque de vision. On a de la chance car Sainte-Marthe, sur le chemin des Tissages, a été rachetée par des gens qui l'entretiennent et ont une activité à l'intérieur, il y a des expositions et des ateliers. À cette même période, Jean-Pierre Huguet est venu de Paris pour s'installer à Saint-Julien. Il a racheté le moulinage de Mme Étienne dit chez Baptiste, chemin Anne Sylvestre. Initialement, il n'avait pas l'intention de faire une imprimerie ni une maison d'édition... il n'était pas très actif ce qui n'a pas plu à la municipalité de l'époque, il a créé l'imprimerie et la maison d'édition du Pré-Battoir. Le projet initial de Sainte-Marthe a capoté, donc Jean-Pierre Huguet a créé une SCI avec quatre artistes, et ils ont pu sauvegarder Sainte Marthe. Mais ils n'ont pas les moyens suffisants pour faire ce qui pourrait être fait d'un tel lieu. Il y a maintenant un atelier de métallerie-serrurerie géré par Christophe Gonnet, professeur à l'école d'architecture de Lyon, et Gisèle Jacquemet, artiste. Christophe Gonnet, c'est lui qui a fait le kiosque d'informations devant le syndicat d'initiative. L'ouverture d'un atelier et d'un espace d'exposition permet de sauvegarder Sainte-Marthe. La SCI a créé Le Mur du Fond. Ils invitent des artistes à venir présenter une œuvre sur le mur du plateau du dernier étage de l'usine. La salle mesure soixante-huit mètres de long, dix mètres de large et cinq mètres quarante de haut. C'est une usine cathédrale, le plateau a vingt-cinq fenêtres. Les œuvres sont démesurées, il y a eu de grands artistes comme Claude Viallat, André Pierre Arnal, Mandelbrojt...

En face, dans l'usine Sainte-Julie, a été créé l'Essaim de Julie, une initiative intéressante : l'accueil de troupes de musiciens, de danse, en résidence pour créer des spectacles. Avec un espace d'hébergement, une salle de répétition et la une cuisine collective. Les deux sœurs Elie, Céline et Zoé, ont créé la structure en discutant avec la Mairie. Pour les habitants du village, il y avait la possibilité d'assister à la première de chaque représentation gratuitement. Mais Zoé fait de la déprime et l'association a stoppé son activité. Céline est maire de Saint-Julien maintenant. À la salle des fêtes, l'été, il y a le stage de chant Les Oiseaux Rares dans le cadre du festival Musique à l'Usine. À la fin du stage, il y a une représentation, souvent place aux 6 fontaines, derrière l'église. Il y a aussi le In&Off expo, dans les anciennes boutiques du village. Et quelques foires annuelles, comme l'Objet qui Parle.

En ce moment, l'Association Patrimoine Piraillon discute avec la Mairie afin d'obtenir un local pour stocker archives, objets collectés, accueillir les réunions de l'association et proposer des expositions thématiques. L'association aimerait présenter la chaîne cinématique de la préparation du fil de soie, au moulinage, dévidage, canetage, bobinage, ourdisage au tissage. La prochaine réunion de l'Association a lieu le 20 novembre 2021. Une nouvelle habitante, Camille Benecchi, s'est jointe à nous, elle est restauratrice d'objets anciens. L'association va sans doute rééditer le livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile et souhaite inclure le village dans un parcours plus global autour du patrimoine à l'échelle du Pilat. Tu peux y assister si tu le souhaites.

L'entretien se clôture par une discussion sur l'aménagement prochain du bourg et de l'installation d'une maison de soin à la place du syndicat d'initiative. Le syndicat déménage dans les anciens locaux Mathevet. Le lieu de notre entretien sera bientôt remis à neuf et en activité.

22 Novembre, maison d'Hubert et Denise Sage, Montée des Fabriques.

Je retourne voir Hubert Sage le 22 novembre, le lendemain de la réunion de l'Association Patrimoine Piraillon, afin de découvrir sa collection d'objets. J'interphone. « J'arrive ». La porte du jardin s'ouvre, l'énorme berger allemand, Horus, me bondit dessus.

Hubert

J'ai préparé une brouette d'objet au sous-sol, dans l'appartement d'accueil aménagé sous la maison. On a déjà accueilli 1100 pèlerins, Saint-Jacques de Compostelle passe par le village, d'où la coquille Saint-Jacques incrustée au-dessus de l'interphone.

Dans la maison Denise m'accueille « Vous avez bravé le froid ? Pas trop fatiguée ? Ça a été la réunion d'hier, c'était long avec le sujet de la réédition du livre. ». On discute de l'épaisse brume qui engloutit le village depuis hier. « Au moins ça cache la carrière. »

Hubert

J'ai sorti des DVD avec des vidéos d'archives, mais toi tu as besoin d'une clé USB, ça ne se fait plus les clé USB. J'ai aussi les classeurs de la maquette du livre. Dans l'association, on avait tous écrits des chapitres, il fallait tout regrouper. C'est Rachelle Paty, une artiste du village, a fait la mise en page sur ordinateur, nous on a fait de la mise en page par ciseaux, en découpant des feuilles imprimées. Elle a aussi fait le site internet.

L'histoire du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile n'est pas simple, c'est parti de Maguy Perrier, la sœur de François, l'ancienne propriétaire de l'usine Perrier, dans laquelle Josette était. C'était l'usine qui représentait le plus de potentiel historique pour le patrimoine de l'industrie textile. Maguy me dit « tout ce patrimoine est en train de partir il faut faire quelque chose ». De mon côté, j'avais déjà commencé un livre... mais uniquement sur les réseaux hydrauliques. Moi je la tutoyais Maguy, mais c'était quand même une fille de patron, elle avait un statut. Je lui ai quand même dit « C'est bien de me dire ça mais vous laissez balancer par les fenêtres toutes les machines. Ils ont vendu et Delphine et Franck, ils ont enlevé les fenêtres et ils ont tout vidé, ils ont juste conservé les métiers à tisser et les ourdissoirs. Une chance. Tout le reste est passé par les fenêtres, vlan dans une benne puis au ferrailleur.



J'ai dû lui acheter ma collection de bobines, ça m'a fait un drôle d'effet.

Denise

Maguy Perrier, elle a jamais bien travaillé, elle a essayé d'être institutrice mais ça n'a pas duré.

Hubert

J'ai constitué une équipe pour rédiger le livre... À ce moment-là, le syndicat d'initiative a créé l'exposition « Trois siècles d'Histoire de la Soie à Saint-Julien. ». Pour Maguy, faire un musée dans l'usine Perrier, elle s'en fichait. Il fallait trop d'argent pour entretenir des bâtiments pareils. François Perrier avait trouvé à vendre, à un gars qui voulait faire un musée, mais c'était un engagement trop grand. Sa femme a menacé de le quitter si il se lançait dans le projet. D'ailleurs, la dernière usine du village a été vendue. Les nouveaux arrivants à l'usine Dussuc- Sainte-Marie, Amandine et Sébastien, ont pris un engagement vis-à-vis de la commune en achetant l'usine en proposant un projet de réhabilitation des lieux. François Perrier travaille dans la banque. Il gère tout le patrimoine Perrier. Il voulait vendre. Pour Delphine et Franck, il suffisait de conserver une machine de chaque. Un élément du moulin, quelques canetières, des dévidoirs – là où il y a le plateau de danse-. Les métiers à tisser « aaaah c'est beau ! on les garde. » Mais le reste tu passes les démembrés et tu les passes par les fenêtres. Ils ne savaient pas ce que c'était. Tout est parti au feu ou chez le ferrailleur. Franck a fait une belle ré-utilisation du bois des métiers à tisser en fabriquant les marches d'escalier de leur logement, dans l'ancien bureau de Josette, à côté de la visite de coupe. Michel Perrier, le frère en chaise roulante, ne voulait pas vendre, il a dit « On vend l'usine mais je garde le droit d'aller dans le bureau de Papa ». Donc, avant sa mort, le bureau du patron est resté en état, un bureau avec des boiseries et des peintures sur bois magnifiques. Quand tu rentres dans l'usine en passant par le guichet de paye des ouvriers, là où il y avait le poêle, sur la gauche, tu arrives au bureau du patron. Ma mère y a travaillé avant que ça passe à Schmelzle, sur la courte période où Joe Bobichon a repris. Je connais l'usine par cœur. Mais Joe a coulé l'usine, c'était le moment où tout délocalisait. Il y a un étage entier avec des métiers à tisser qui étaient à l'arrêt. Josette s'en ai servi pour réparer les métiers à tisser de l'étage du dessus.

Denise

Chez Blanc, on a récupéré un panneau « Honneur à nos patrons », les ouvriers étaient à genoux.

Hubert

Non, tu ne peux pas le dire de cette façon. Ils étaient reconnaissants à la personne qui leur donnait du travail.

Denise

Mais ils ne réalisaient pas qu'ils étaient exploités !

Hubert

Tu le vois avec tes yeux actuels. Progressivement des syndicats se sont formés. Mais c'était la révolution. Quand on a écrit le livre, j'ai fait la réflexion aux descendants de la famille des Blancs d'Alissac, ceux qui géraient la première usine à avoir fermé dans le village, dans les années 1950. Je leur ai dit « Mais quand même vous aviez des réserves. ». La fille m'a répondu « Hubert tu te trompes, ma mère a été obligée de vendre des propriétés pour payer les ouvriers, et on a vécu dans un appartement à Lyon qui était tout petit. ». Avec les Blancs D'Alissac aussi on utilisait le vouvoiement autrefois, mais aujourd'hui les neveux et nièces, on les tutoie. J'étais le fils du jardinier et de la tisseuse, on était presque de la famille, on faisait partie du bloc qui leur permettait de vivre avec un certain standing. Ils ont tenu tant qu'il y avait la grand-mère, puis ils ont commencé à vendre leurs usines, comme celle qui a laissé place au HLM du Faubourg. Ils possédaient aussi l'immeuble du Casino sur la place de la Mairie, c'étaient eux les propriétaires de la plupart des bâtiments.

Les patrons ont fait construire des immeubles pour loger leurs ouvriers. Les ouvriers payaient quand même un loyer. Dans l'avenue de Colombier, il y a une série de logements ouvriers pour les gareurs et contremaitres. Par exemple, la boulangerie Fanget, était la maison type, le RDC avec la cuisine, la cave et le charbonnier à l'arrière. Et au-dessus la chambre et le grenier. Et derrière, un jardinet avec des poules et des lapins. Comme ma mère était bonne ouvrière, elle avait fait embaucher mon père et avait un logement avec un petit loyer à payer. On habitait dans les anciens dortoirs.

Quand mon père a pris sa retraite, mes parents ont acheté une petite maison à la Modure. Et le patron, qu'il avait toujours connu, lui a loué un grand bout de terrain, pour qu'il fasse son jardin ouvrier. Mille mètres carrés de terre, pour environ vingt euros par an. Quand mon père est décédé, je voulais conserver le terrain. Et un des gendres du patron -le patron était décédé-, qui n'était pas de la même bourgeoisie, a dit au reste de la famille « quand même vous exagérez, leur faire payer la location pour entretenir les terres... ». Donc j'ai pas payé. C'est le terrain en friche en face de la maison. J'y ai passé mon enfance. Maintenant, il n'y a rien, c'est une zone naturelle à protéger car il y a une source sur le terrain.

Denise

L'argent revenait aux patrons, les ouvriers étaient entièrement dépendants. Les patrons faisaient travailler tout le village et tous les alentours, ils tenaient le village. C'est bien spécial, moi, je suis née à Lyon...quand j'ai découvert Saint-Julien, j'étais étonnée que les gens n'aillent jamais réagi. À Lyon, il y a eu les révoltes des Canuts. Ici, le seul contre pouvoir était la coopérative des tisseurs de soie à domicile.



On va dans le bureau d'Hubert, sur l'écran d'ordinateur une vidéo a démarré.

Cette chaise, c'est une chaise de tordeuse, récupérées dans l'usine à la fermeture et puis repaillées. Il y avait beaucoup de tabourets près des métiers à tisser pour que les ouvrières puissent s'asseoir. L'assise, c'était seulement une planche. Les ouvrières avaient peu de temps pour s'asseoir. Chacune des ouvrières avait quelques objets qu'elle conservait dans son casier, en fin de journée elles pouvaient y ranger leur blouse.

On a conservé beaucoup d'objets venant des usines, des dame-jeannes, des lampes, des échantillons de soie... Pour faire les lampes du salon, on a récupéré des lisses de cadres de métiers à tisser et du bois tourné à l'usine, à la menuiserie.

J'avais aussi un canapé chez mes parents qui venait de Pancrasse Corompt, c'était du mobilier qui appartenait aux Blanc d'Alissac, leurs héritiers.

Blanc d'Alissac, quand ils ont déménagé pour la vente de l'usine du HLM du faubourg. Au déménagement, ils ont donné le canapé à mes parents. J'ai aussi récupéré un portrait peint de la fille de Jean-Baptiste Jamet. On réutilise, ça permet de conserver.

Les films ont été tournés quand un journaliste était venu, il s'intéressait aux roues à aube, mais il ne nous a jamais envoyé l'article. La roue à auget ou à aube, le principe est simple, l'eau remplie des réceptacles et le mouvement est créé par la masse d'eau. En termes d'énergie, la production a connu une grande évolution de manuelle, roue à aube, vapeur, dynamo, au moteur électrique.

Hubert attrape une feuille sur son bureau.

Pour transmettre l'histoire on essaye de créer des animations. Le jeu de l'oie, on l'a fait tiré à plus de 80 exemplaires, et un grand format pour l'EPHAD, le club des anciens et les associations. Avec l'association Tu Joues ? on avait organisé une journée d'inauguration du jeu. On a eu une trentaine de personnes, et beaucoup d'enfants. Le gagnant du tournoi gagnait des entrées dans des musées, une visite guidée au Musée des Tresses et Lacets, un restaurant, et un bon pour des produits locaux. C'est un enfant qui a gagné, mais ses parents ne l'ont pas emmené... Je propose des visites guidées du village, elles durent une ou deux heures. Et avec les participants, on parle beaucoup des fabriques et du tissage. Je me suis fait une navette de démonstration. J'ai accueilli des historiens une fois. Ce jour-là j'ai vendu deux jeux de l'oie. J'ai réalisé des schémas expliquant le fonctionnement de la fabrication du tissu de soie, je fais souvent des promenades et des interventions à l'école, je détaille les étapes :

Le cocon de bombyx, le dévidage du cocon pour faire la flotte, la flotte pour faire la bobine. La bobine qui va au moulinage, à la torsion. Ensuite la canette qui va dans la navette ou le roquet qui va à l'ourdissage pour faire la chaîne. Mais c'est très abstrait pour les non-spécialistes. Souvent en usine, le travail de la soie commençait au moulinage. Il n'y a pas eu beaucoup de sériciculture dans le Pilat. Le fil était importé sous forme de flottes d'Ardèche puis du Japon et de Chine... dans de grands sacs de jute.

La flotte de soie est composée de plusieurs fils déroulés des cocons de soie, de la bave des vers de bombyx. Les flottes étaient reçues en écheveaux. Les ouvrières mettaient les écheveaux en forme sur les trafusoirs avant de les placer sur des tavelles pour le dévidage. La tavelle s'écarte pour tendre la flotte. Le fil est alors enroulé autour de bobines.

Ensuite, le fil de soie est assemblé à d'autres fils de soie pour produire un fil plus résistant.

Sur le moulin, les fils partent du bas pour être enroulés ensembles sur une bobine en haut. Chaque bobine de fil est positionnée sur une broche mise en rotation. Sous la broche, encastré dans le châssis en bois du moulin, il y a un carcagnole qui sert de réceptacle-pivot et évite les frottements. Des carcagnoles, on en trouve souvent dans les jardins ouvriers, car à la fermeture des usines les pièces en bois ont été passées au feu, pour la vapeur ou pour le chauffage.

Au-dessus de la broche, il y a les capelettes et coronelles, qui tournent pour tordre les fils. Le fil est guidé par des queues de cochon, il monte à la verticale, passe par un tendeur, puis s'enroule sur la nouvelle bobine.

En combinant la vitesse de rotation de la bobine et la vitesse d'enroulement du fil, on obtient différentes torsions et différents fils. Ensuite, le fil va à l'étuvage protégé par du papier. Dans l'étuve, la vapeur d'eau vient fixer la tension, on appelle ça le vaporisage.

À l'origine, les gens qui ont installé les moulins à tordre les fabriquaient à partir du bois et du fer forgé. Le moteur électrique général entraînait le moulinage grâce à un système de transmissions. Les caisses en métal servaient au vaporisage à l'étuve pour fixer la torsion du fil, le fil était enroulé sur des tubes en cartons, puis plus tard des cônes perforés en plastique.

Pour voir une roue à aube et un ancien moulinage, il faut contacter Jean-Yves Barou, à Lupé. Il a conservé une partie de ses moulins dans son garage. Il a aussi le moulin du Pont de la pierre, à Vinzieux où il conserve le dévidage, des moulins et la roue à aube. Les deux frères Barou, ont l'intention de conserver les deux sites. J'espère que leurs enfants aussi.

Après le moulinage, il faut dérouler le fil grâce aux dévidoirs pour le mettre sur des roquets en bois pour la chaîne. Ou sur des bobines destinées aux canettes.



Les canetières sophistiquées avaient des changements automatiques.

Le tourneur sur bois, pour fabriquer les roquets, les bobines, les canettes... n'était pas toujours dans la fabrique. À la Modure, il y avait un tourneur sur bois : chez Crozet. Un autre tourneur sur bois était le grand-père de Max Bobichon, le prêtre. Ça fait partie des métiers annexes. Des fois, le fil était teint.

À l'ourdissoir, pour préparer la chaîne, tous les roquets sont positionnés sur des cantres. Entre l'ourdissoir et les cantres, sur un porte-peigne, un peigne envergeur sépare chaque fil et une verge en verre homogénéise la tension. Les fils s'enroulent autour du tambour. Un compte-tour indique le nombre de mètres enroulés. Il permettait d'arrêter l'ourdissoir selon la longueur de chaîne voulue. La chaîne est ensuite enroulée sur l'ensouple.

Ensuite, l'ensouple est montée sur le métier, les fils sont passés par la remise puis par le peigne, il fallait deux ouvrières. La première, à l'arrière du métier à tisser, faisait passer le fil à la seconde à l'avant du métier. La technique du remettage, est plus moderne, cela consiste à préparer le passage des fils dans les lisses et dans le peigne en amont du montage sur le métier à tisser. Une fois le remettage positionné, une tordeuse liait l'ancienne chaîne, ou un tissu à anse, aux fils du nouveau remettage.

À Saint-Julien, jusqu'il y a peu de temps, il y avait l'entreprise Remettage Piraillon. C'était Chantal Sarda avec son associée qui faisaient le remettage. L'atelier était Rue Peyronnet, à côté de l'usine Perrier et en face du restaurant du Moulin Pinte, elle louait aux Dussuc une des anciennes granges de l'écurie d'Auguste Corrompt. Sinon, en usines les ouvrières tordeuses raccordaient les chaînes. La chaise de tordeuse penche légèrement en avant et est plus basse que les chaises standards. Elle permettait aux tordeuses de passer sous la chaîne pour tordre les fils. Sur le bâti des anciens métiers, il y a des supports pour lampes à huile, pour permettre de bien voir les fils. Les tordeuses avaient un petit récipient d'huile qu'elles suspendaient au bâti du métier, elles trempaient leurs doigts dedans, l'huile leur permettait de coller les deux extrémités de fils entre elles. Il y a aussi une machine plus moderne, la noueuse, Josette Schmelzle en avait une à l'usine Perrier, elle permet de raccorder les fils en faisant un petit nœud.

Le métier tisse et le tissu s'enroule sur l'ensouple avant, sous la poitrinière. À chaque passage de navette, un fil de trame vient dans la chaîne. Le rouleau de la chaîne est freiné par des poids attachés aux courroies. Certains métiers sont dotés de cavaliers - des détecteurs de casse-chaîne et des détecteurs de casse trame- si un fil de chaîne ou de trame se coupait, le métier s'arrêtait. Sinon, les ouvrières devaient surveiller constamment. La ratière permettait, grâce à un système de cartes perforées, de programmer les mouvements mécaniques du métier. En faisant descendre ou monter les cadres on pouvait faire différents croisements chaîne-trame, chaque tissage avait sa fiche technique.

Pour réparer les métiers, les gareurs pouvaient refabriquer des pièces, dans toutes les fabriques il y avait un atelier menuiserie, voir une forge. Il y avait aussi les buanderies, pour laver les linges servant à essuyer la graisse des métiers. Pour récupérer le tissage, on effectue la tombée du métier, le tissu est coupé à l'aide de forces puis déroulé sur un carton au sol. Et enfin, à la visite de coupe, sont effectués le métrage, l'épincetage puis le pliage de la coupe de soie.

Si une coupe était loupée, elle perdait de sa valeur. Les ouvriers pouvaient prendre quelques chutes. Ou sinon, les patrons bradaient les coupons. Mais récupérer une coupe entière c'était impossible. On en a récupéré à la fermeture des usines.

Pour métrer les coupes, les ouvrières avaient un pied avec une traverse mobile et de chaque côté un pic pour accrocher le tissu. Le tissu de soie, le liseret du tissage est plus serré. La densité plus forte de fils de chaîne rend le tissu soit plus résistant.

On ressort pour descendre à la cave. Dehors, devant la porte une brouette pleine d'objets en bois.

Dans la brouette, c'est la collection de bobines de l'Association Patrimoine Piraillon. Il y a un peigne pour l'ourdissoir, pour la passe.

L'ouvrière canetière, en amont du tissage, préparait une réserve de canettes qu'elle disposait sur une planche à clous. Elle les portait à la salle des métiers à tisser pour les placer sur le support des métiers, il fallait que tout soit bien organisé. Les ouvrières tisseuses remplaçaient les navettes, elles liaient par un nœud, le nœud du tisserand, l'ancien fil de trame au nouveau.

On entre, la cave remplie d'arbustes est transformée en serre pour l'hiver. L'air sent l'humus et la sève. Au sol, des objets, dont une boîte à biscuits, sont disposés sur un carton.

Plusieurs objets sont très anciens, je ne les ai jamais vu sur les métiers, ils datent d'avant 1927, comme cette bobine en forme d'étoile.

Les lisses sont produites en fil de fer, chez Delphine, ils ont encore des lisses en corde, très anciennes. Il faudrait récupérer des objets pour les conserver : un rouleau de chaîne, des ensouples, des poids... mais il faudrait vraiment un local pour tout stocker.

Hubert attrape la boîte à biscuit.

Ces forces étaient à ma mère. Ce qu'il me manque, c'est le crochet double pour passer le fil dans le peigne et les lisses. C'est un morceau de tôle qui a une fente avec un petit trou qui permet de passer entre les



lamelles du peigne. On crochète le fil qui se bloque dans le trou et on tire. Il y en a un deuxième type, pour passer le fil dans l'œillet des mailles des cadres, c'est juste un fil de fer avec un crochet au bout. Ce crochet sert aussi à passer le fil de la canette dans la navette. Lors du passage de la navette sur le battant, le fil n'est pas déroulé mais tiré. Il y a de petits inserts en céramiques, incrustés dans le bois pour limiter les frictions. À l'intérieur des navettes, la canette ne tourne pas sur elle-même, il faut freiner le tirage du fil, d'où les peaux de lapins ou chat qui garnissent le réceptacle.

On ressort. Dans le jardin, une éolienne, une cabane pour enfants, une volière, et plusieurs sculptures ...

Dans le jardin, c'est nous qui avons tout construit. J'ai tout récupéré les poteaux de bois des anciennes lignes téléphoniques, les bordures des massifs floraux des anciennes marches de trottoirs – je les ai rachetés à la Mairie-, les croix du cimetière qui étaient jetées à la décharge communale... Comme j'étais professeur d'ingénierie et de mécanique, je dessinais des formes pour réutiliser les matériaux récupérés, j'entraînais mes élèves avec de petits exercices... comme la sculpture du portail. Pour elle, j'ai fait travailler des élèves chaudronniers. Je l'ai pas peinte couleur cuivre, j'ai peur qu'on me la vole.

Et si ça intéresse, je peux faire une visite guidée du village.

Le patrimoine du village est unique. Avant, le Parc du Pilat avait un hôte d'accueil au syndicat d'initiative mais ça faisait trop de travail. Le Parc a abandonné Saint-Julien. Souvent se sont des bénévoles passionnés qui prennent le relais.

La nouvelle équipe municipale a créé une charte graphique pour pouvoir communiquer sur le village avec la Lettre Piraillonne et les réseaux. Si tu nous dessin un blason on pourrait l'utiliser pour représenter l'association. L'ancien blason du village ne représente pas vraiment le village, on dirait un insigne militaire.

N'hésite pas à repasser. Je te laisse aller au portail, je tiens Horus.

Je rentre à la maison. J'ai un appel en attente, Jean-Louis Contamine, au sujet du blason du village. Je reverrai Hubert lors de la prochaine réunion de l'Association.

